

Victoire de Trump, quelles leçons pour la gauche ?

Pierre Khalfa

Il paraît difficile dans le flot de commentaires qui a suivi la victoire de Trump d'y ajouter un point de vue tant soit peu original. Néanmoins, il paraît nécessaire d'y revenir pour essayer d'aller au-delà de l'écume de l'évènement. Rappelons quelques chiffres. Par rapport à l'élection présidentielle antérieure, Trump a gagné 2,5 millions de suffrages et Harris en a perdu 6,5 millions. De plus l'abstention a progressé de 4 %. Trump a donc réussi à élargir son assise électorale, mais surtout Harris s'est en partie effondrée, car on peut penser à première vue qu'une partie de l'électorat qui avait voté Biden s'est abstenue. Qu'est-ce qui a permis à Trump, non seulement de remporter les *swings states*, mais aussi, résultat *a priori* inconcevable, largement le vote populaire ?

Il faut pour cela distinguer trois niveaux de réflexions. Le premier, le plus superficiel, concerne les méthodes employées par Trump lors de la campagne électorale : tout a été dit sur le sujet : invectives, mensonges, démagogie, violence des propos. Trump a fait du Trump en portant à l'incandescence un discours de haine. Mais ce constat n'explique strictement rien. Pourquoi cela a-t-il marché en 2024 et pas lors de l'affrontement avec Biden ?

Le deuxième niveau de réflexion a été parfaitement résumé par Bernie Sanders : « *nous n'avons même pas présenté de législation visant à augmenter le salaire minimum, malgré le fait que quelque 20 millions de personnes dans ce pays travaillent pour moins de 15 dollars de l'heure. Aujourd'hui, en Amérique, nous n'avons pas présenté de loi qui faciliterait l'adhésion des travailleurs aux syndicats. Nous ne parlons pas des régimes de retraite à prestations définies pour que nos personnes âgées puissent prendre leur retraite en toute sécurité. Nous ne parlons pas de la hausse du plafond de la sécurité sociale afin de prolonger sa solvabilité et d'augmenter les prestations. En fin de compte, si vous êtes un travailleur moyen, pensez-vous vraiment que le parti démocrate va se battre pour vous, qu'il va s'attaquer à des intérêts particuliers puissants et se battre pour vous ? Je pense que la réponse écrasante est non, et c'est ce qui doit changer* ». Quand on ajoute à cette description le fait que l'administration Biden a déclaré illégale en 2022 une grève de cheminots pour le droit aux congés de maladie, le diagnostic de Sanders - « *Cela n'a rien d'étonnant que le parti démocrate, qui a abandonné la classe ouvrière, voie que la classe ouvrière l'a abandonné* » – s'en trouve largement confirmé.

En fait donc Trump a bénéficié du décalage entre une bonne santé affichée de l'économie américaine et ce que vivait concrètement une grande partie des salarié·e·s.e.s des États-Unis. Comme l'explique [Romaric Godin](#), « *la croissance a changé de nature. Elle ne reflète plus aussi clairement le bien-être social [...] l'accélération de la croissance a un coût social croissant* ». Ainsi, la croissance économique s'est accompagnée d'une hausse importante des dépenses contraintes des ménages et des denrées alimentaires, alors même que le discours officiel de l'administration Biden était focalisé sur la maîtrise de l'inflation. Pire même, la croissance économique a généré plus d'inégalités sociales rendant encore plus illusoire le « rêve américain » de promotion sociale et entretenant ainsi le cauchemar du déclassement. Dans cette situation, la désignation par Trump de boucs-émissaires a joué à plein.

C'est là où la campagne menée par Harris a été catastrophique. Non seulement elle n'a absolument pas tenu compte de cette situation, ni proposé de remèdes pour y faire face, mais elle a mené une campagne centrée sur la personnalité de Trump, pensant ainsi profiter d'un rejet de l'électorat. Si ce n'est sur la question de l'avortement, il est difficile de savoir ce

qu'elle a proposé pendant cette campagne. Elle est apparue, de fait, comme la candidate de la continuité, alors même qu'une majorité voulait un changement. Multipliant de plus les apparitions avec des vedettes de la chanson et des stars d'Hollywood, elle est apparue comme déconnectée des réalités sociales d'une partie même de son électorat. Enfin, son incapacité à prendre en compte la sensibilité de la communauté arabo-musulmane et son soutien sans fard à la politique israélienne lui a aliéné des votes dans un certain nombre d'États clefs, alors même qu'elle ne pouvait pas concurrencer Trump sur ce soutien et que la communauté juive était elle-même très divisée sur le sujet. Bref, une campagne électorale tournée vers la droite, comme le montrent les « signaux » envoyés notamment quand on l'a vue valoriser le port d'armes.

Dans cette situation, Trump a réussi à dessiner une vision du futur pour les États-Unis, vision certes détestable, mais qui face au vide de la campagne d'Harris, a pu occuper l'espace de l'imaginaire collectif. C'est là le troisième niveau de réflexion. Il faut revenir ici sur les transformations profondes qui se sont produites dans les sociétés occidentales ces dernières décennies. Une révolution anthropologique est en cours qui remet en cause des centaines de siècles de rapports d'oppression et les représentations sociales correspondantes, que ce soit sur la place des femmes, de l'homosexualité ou des minorités discriminées et plus globalement sur la conception de la famille. Il serait naïf de croire qu'un tel processus puisse se faire sans résistance. En ce sens Trump représente probablement la forme la plus construite et la plus décomplexée de la contre-révolution dont l'objectif clairement assumé est celui d'un retour en arrière. Il ne s'agit pas seulement d'une réaction conservatrice, le *backlash*, mais d'une volonté d'imposer un nouvel imaginaire social. Ce dernier fait certes la part belle aux masculinistes blancs mais est loin de s'y réduire au vu du résultat beaucoup moins important que prévu d'Harris chez les femmes et les minorités. La victoire sans appel de Trump tient à la conjonction qu'il a réussi à opérer entre cet imaginaire dont on peut penser qu'il reste minoritaire aux États-Unis – comme le montrent les résultats d'un certain nombre de référendums sur l'avortement dans des États ayant voté Trump – avec l'angoisse du déclassement social d'une partie de l'électorat démocrate qui a ainsi basculé. Les caractéristiques individuelles du personnage étaient en symbiose avec le récit qu'il entendait imposer : homme fort, providentiel, volontariste capable de résoudre rapidement les problèmes.

Quelles leçons peut-on en tirer pour la gauche en France ? La première est que la précondition pour pouvoir gagner est d'affirmer clairement un programme de rupture, partant des besoins des classes populaires et se donnant les moyens politiques et économiques de les concrétiser. En ce sens, les tentatives à gauche des revenants du néolibéralisme, les Cazeneuve, Hollande, Delga, etc. qui, n'ayant rien appris ni rien oublié, rêvent de détruire le NFP et fantasment sur le retour à la domination d'une offre politique centriste, ne peuvent que mener à la catastrophe face à l'extrême droite. La débâcle d'Harris, après d'autres du même type, prouve une nouvelle fois que la gauche néolibérale est incapable de répondre aux défis du moment.

Cependant, cette précondition pour indispensable qu'elle soit, n'est pas suffisante. Comme dans le cas de Trump, la force de l'extrême droite est de développer une vision du futur nourrissant un imaginaire social s'appuyant sur les angoisses diverses de l'électorat. Face au ressentiment qui nourrit l'extrême droite, le pire serait d'essayer de la battre sur son propre terrain en s'emparant de ses thèmes, croyant ainsi la cantonner alors que cela ne fait que la légitimer. Le laminage de la droite dite républicaine par le RN et l'épisode de la déchéance de nationalité par Hollande sont là en France pour nous le rappeler. Il faut au contraire être capable de porter l'espoir d'une société désirable en mettant en avant la recherche de l'égalité,

l'exigence de la solidarité, la nécessité de la justice sociale et écologique, la transformation du travail, l'impératif de la démocratie.

Et de même que le profil de Trump est correspond au projet politique qu'il porte, de même, la gauche doit adopter des comportements qui correspondent à son projet d'émancipation. La morale politique et le réalisme stratégique correspondent dans ce cas. La question du programme effectif, c'est-à-dire le détail des mesures préconisées, pour importante qu'elle soit, n'est pas la plus décisive. Ce qui importe, c'est comment les électrices et électeurs ressentent le projet dont le NFP est porteur. Ainsi, quand on propose un projet de rupture, il faut rassurer et non pas inquiéter par des propos et des comportements brutaux, ce d'autant plus quand la société en question est angoissée quant à son avenir et que l'extrême droite essaie de se banaliser. De plus, l'exigence démocratique ne peut être renvoyée à des jours meilleurs. Elle doit imprégner le rapport que les partis politiques entretiennent avec les classes populaires et avec leurs propres militant.es et adhérent.es. Enfin une politique de gauche ne peut donner à voir simplement une concurrence entre les différentes forces politiques. Même s'il est naturel que chaque parti défende ses positions, la recherche permanente de l'hégémonie est un obstacle à la construction commune qui ne peut reposer que sur le respect de la diversité.

Pierre Khalfa est ancien membre du CESE, au titre de Solidaires, ancien co-président de la Fondation Copernic et membre du Conseil scientifique d'Attac.